

M. VILLERETTE
en remplacement de
Mme. DORVEZ

Le 7 Mars 1962. XII.

Conférence de Monsieur le Docteur IACAN

En regroupant les pensées difficiles auxquelles nous sommes amenés, sur lesquelles je vous ai laissés la dernière fois, en commençant d'aborder par la privation ce qui concerne le point le plus central de la structure de l'identification du sujet, en regroupant ces pensées je me prenais à repartir de quelques remarques introductives.

Il n'est pas de ma coutume de reprendre absolument ex abrupto sur le fil interrompu, ces remarques faisaient écho à quelques uns de ces étranges personnages dont je vous parlais la dernière fois, que l'on appelait les philosophes, grands ou petits : cette remarque était à peu près celle-ci en ce qui nous concerne : que le sujet se trompe, c'est assurément là pour nous tous une analyse en tant que philosophes, l'expérience inaugurale.

Mais qu'elle nous intéresse, nous, c'est manifestement et je dirai exclusivement en ceci qui peut se dire, et ce dire se démontre infiniment fécond et plus spécialement fécond, du moins on aime à le supposer.

Or, n'oublions pas que la remarque a été faite par d'éminents penseurs. Que ce dont il s'agit en l'affaire c'est du réel, la voie type de la rectification des moyens du savoir pourrait bien, c'est le moins qu'on puisse dire, nous éloigner indéfiniment de ce qu'il s'agit d'atteindre, c'est-à-dire de l'absolu. Car s'il s'agit du réel tout court, il s'agit de cela. Il s'agit d'atteindre ce qui est visé comme indépendant de toutes nos amarres dans la recherche, de ce qui est visé c'est ce que l'on appelle absolu. Larguer tout à la fin. Toute surcharge donc c'est toujours une façon plus surchargée que tendent à établir les critères de la science dans la perspective philosophique j'entends. Je ne parle pas là de ces savants qui eux, bien loin de ce que l'on croit, ne doutent guère.

C'est dans cette mesure que nous sommes les plus sûrs de ce qu'ils approchent au moins de réel.

Dans la perspective philosophique de la critique de la science nous devons nous faire quelques remarques et notamment le thème dont nous devons le plus nous méfier pour nous avancer dans cette critique

c'est du terme d'apparence, car l'apparence est bien loin d'être notre ennemie, je parle quand il s'agit du réel. Ce n'est pas moi qui est fait incarner ce que je vous dis dans cette simple petite image  C'est bien dans l'apparence de cette figure que m'est donnée la réalité du cube, qu'elle me saute aux yeux comme réalité.

A réduire cette image à la fonction d'illusion d'optique je me détourne tout simplement c'est-à-dire de la réalité que cet artifice est fait pour vous montrer.

Il en est de même pour la relation à une femme, par exemple. Tout approfondissement scientifique de cette relation ira en fin de compte à celle des formules comme celle célèbre que vous connaissez sûrement du colonel Bramel qui réduit l'objet dont il s'agit, la femme en question, à ce qui est juste du point de vue scientifique : un agglomérat d'albusinoïdes, ce qui évidemment n'est pas très accordé au monde de sentiments qui sont attachés au dit objet.

Il est tout de même tout à fait clair que ce que j'appellerai, si vous le permettez, le vertige d'objet dans le désir, cette espèce d'idole, d'adoration qui peut nous prosterner ou au moins nous infléchir devant une main comme telle. Disons même, pour mieux nous faire entendre, sur le sujet que l'expérience nous livre, que ce n'est pas parce que c'est sa main puisqu'un lieu même moins terminal, un peu plus haut, quelques duvets sur l'avant-

bras peut prendre pour nous soudain ce goût unique qui nous fait en quelque sorte trembler devant cette appréhension pure de son existence.

Il est bien évident que ceci a plus de rapport avec la réalité de la femme que n'importe quelle élucidation de ce que l'on appelle l'attrait sexuel, pour autant bien sûr que d'élucider l'attrait sexuel pose un principe qu'il s'agit de mettre en question son leurre, car que ce leurre c'est sa réalité même.

Donc, si le sujet se trompe il peut avoir bien raison du point de vue de l'absolu. Il reste quand même et même pour nous qui nous occupons du désir le mot d'erreur garde son sens.

Ici permettez moi de donner ce en quoi je conclus quant à moi, à savoir de vous donner comme achevé le fruit là-dessus d'une réflexion dont la suite est précisément ce que je vais vous avancer aujourd'hui, je vais tenter de vous en montrer le bienfondé, c'est qu'il n'est possible de donner un sens à ce terme d'erreur en tout domaine et pas seulement dans le nôtre, c'est une affirmation osée, mais cela suppose que je considère que pour employer une expression sur laquelle j'aurai à revenir dans le cours de ma leçon d'aujourd'hui, j'ai bien fait le tour de cette question, il ne peut pas s'agir si ce mot d'erreur a un sens pour le sujet, que d'une erreur dans son compte.

Autrement dit, pour tout sujet qui ne compte pas, il ne saurait y avoir d'erreur. Ce n'est pas une évidence, il faut avoir tâté dans un certain nombre de directions pour s'apercevoir qu'on croit, c'est là que j'en suis et je vous prie de me suivre, qu'il n'y a que cela qui ouvre les impasses, les diverticules dans lesquels on s'est engagé autour de cette question.

Ceci bien sûr veut dire que cette activité de compter pour le sujet cela commence donc. J'ai fait une ample relecture de quelqu'un dont chacun sait que je n'ai pas de lui des penchants affines malgré la grande estime et le respect que mérite son oeuvre et en plus le charme incontestable que répand sa personne, j'ai nommé M. Piaget et ce n'est pas pour déconseiller à quiconque de le lire !

J'ai donc fait la relecture de la genèse du nombre chez l'enfant. C'est confondant qu'on puisse croire pouvoir détecter le moment où apparaît chez un sujet la fonction du nombre en lui posant des questions qui, en quelque sorte, impliquent leurs réponses, même si ces questions sont posées par l'intermédiaire d'un matériel dont on s'imagine peut-être qu'il exclue le caractère orienté de la question. On peut dire une seule chose : qu'en fin de compte c'est bien plutôt d'un leurre qu'il s'agit dans cette façon de procéder. Ce que l'enfant paraît méconnaître n'est pas du tout sûr que cela

199

ne tiennent pas du tout aux conditions mêmes de l'expérience, mais la force de ce terrain est telle qu'on ne peut dire qu'il n'y ait pas beaucoup à instruire, non pas tellement dans le peu qui est enfin recueilli des prétendus stades stades de l'acquisition du nombre chez l'enfant, que des réflexions foncières que M. Piaget, qui est certainement bien meilleur logicien que psychologue, concernant les rapports de la psychologie et de la logique et notamment c'est ce qui rend un ouvrage, malheureusement introuvable, paru chez Brun en 1942, qui s'appelle : Classe, relation et nombres, un ouvrage très instructif parce que là on y met en valeur les relations structurales, logiques entre classe, relation et nombres, à savoir tout ce qu'on prétend par la suite ou auparavant retrouver chez l'enfant qui manifestement est déjà construit, à priori et à très juste titre l'expérience nous montre là que ce que l'on a organisé pour trouver tout d'abord.

C'est une parenthèse confirmant ceci c'est que le sujet compte bien avant que d'appliquer ses talents à une collection quelconque, encore que bien entendu ce soit une de ses premières activités concrètes psychologique que de constituer des collections. Mais il est impliqué comme sujet dans la relation dite du comput, façon bien plus radicalement constituante qu'on ne veut l'imaginer à partir du fonctionnement de son sensorium et de sa motricité.

Une fois de plus ici le génie de Freud dépasse la surdité, si je puis dire, de ceux à qui il s'adresse de toute l'ampleur exactement des avertissements qu'il leur donne et qui entre par une oreille et sort par l'autre, ceci justifiant sans doute l'appel à la troisième oreille mystique de M. Théodore Reik, qui n'a pas été ce jour là le mieux inspiré, car à quoi bon une troisième oreille si on n'entend rien avec les deux qu'on a déjà.

Le sensorium en question, pour ce que Freud nous apprend, à quoi sert-il ? Est-ce que cela ne veut pas nous dire qu'il ne sert qu'à cela, qu'à nous montrer que ce qui est déjà là dans le calcul du sujet est bien réel, existe bien, en tout cas c'est ce que Freud dit : c'est avec lui que commence le jugement d'existence, cela sert à vérifier les comptes, ce qui est tout de même une drôle de position pour quelqu'un qu'on rattache au droit fil du positivisme du XIXème siècle.

Alors, reprenons les choses où nous les laissons, puisqu'il s'agit de calcul et de la base et du fondement du calcul pour le sujet. Car bien sûr si commence si tôt la fonction du compte, n'allons pas trop vite quant à ce que le sujet peut savoir d'un nombre plus élevé. Il paraît peu pensable que deux et trois ne viennent assez vite, mais quand on nous dit que certaines tribus dites primitives du côté de l'embouchure de l'Amazonie n'ont pu découvrir que récemment la vertu du nombre quatre et

et lui ont dressé des autels. Ce n'est pas le côté pittoresque de cette histoire de sauvages qui me frappe, ça me paraît même aller de soi, car si le trait unaire est ce que je vous dis, à savoir la différence, et la différence non seulement qui supporte mais qui suppose la subsistance à côté de lui de un et un et encore un, le plus n'étant fait là que pour bien marquer la subsistance radicale de cette différence ; là où commence le problème c'est justement qu'on puisse les additionner, autrement dit que deux, que trois ^{aient} ait un sens pris par ce bout cela donne beaucoup de mal, mais il ne faut pas s'en étonner. Si vous prenez les choses en sens contraire, à savoir que vous partiez de trois comme le fait John. Stuart Mill vous n'arriveriez plus jamais à retrouver un, la difficulté est la même.

Pour nous ici, je vous le signale en passant, avec notre façon d'interroger les faits du langage en termes d'effets de signification en tant que cet effet de signification nous sommes habitués à le reconnaître au niveau de la métonymie, il nous sera plus simple qu'à un mathématicien de prier notre élève de reconnaître ~~la~~ reconnaître dans toute signification de nombre un effet de métonymie virtuellement surgi de rien, de plus et comme de son point électif de la succession d'un nombre égal de signification, c'est pour autant que quelque chose se passe qui fait sens de la seule succession d'étendue I

d'un certain nombre de traits unaires, que le nombre trois par exemple peut faire sens à savoir que cela fait sens que cela en ait ou pas, que d'écrire le mot "end" en anglais c'est peut-être là encore la meilleure façon que nous ayons de montrer le surgissement du nombre trois parce qu'il y a trois lettres.

Notre trait unaire nous n'avons pas besoin, quant à nous, de lui en demander tant; car nous savons qu'au niveau de la déduction freudienne, si vous me permettez cette formule, le trait unaire désigne quelque chose qui est radical pour cette expérience originale c'est l'unicité comme telle du tour dans la répétition.

Je pense avoir suffisamment marqué pour vous que la notion de la fonction de la répétition dans l'inconscient se distingue absolument de tout cycle naturel en ce sens que ce qui est accentué ça n'est pas son retour, c'est ce qui est recherché par le sujet, c'est son unicité signifiante et en tant qu'un des tours de la répétition, si l'on peut dire, qui a marqué le sujet qui se met à répéter ce qu'il ne saurait bien sûr répéter puisque cela ne sera jamais qu'une répétition, mais dans le but, mais au dessin de faire resurgir l'unaire primitif d'un de ses tours.

Avec ce que je viens de vous dire je n'ai pas besoin de mettre l'accent sur ceci : c'est que déjà cela joue avant que le sujet sache bien compter, en tout cas

Trait unaire
et répétition

rien n'implique qu'il ait besoin de compter très loin les tours de ce qu'il répète sans le savoir. Il n'est pas moins vrai que le fait de la répétition est enraciné sur cet unaire originel, que comme tel cet unaire est étroitement accolé et coextensif à la structure même du sujet en tant qu'il ait ^{car à penser} pensé, comme répétant au sens freudien.

Ce que je vais vous montrer aujourd'hui par un exemple et avec un modèle que je vais introduire. Ce que je vais vous montrer aujourd'hui c'est ceci : c'est qu'il n'y a aucun besoin qu'il sache compter pour qu'on puisse dire et démontrer avec quelques nécessités constitutantes de sa fonction de sujet, il va faire une erreur de compte. Aucun besoin qu'il sache ni même qu'il cherche à compter pour que cette erreur de compte soit constituante de lui, sujet, en tant que telle elle est l'erreur.

Si les choses sont comme je vous le dis, vous devez vous dire que cette erreur peut durer longtemps sur de telles bases et c'est bien vrai. C'est tellement vrai que ce n'est pas seulement chez l'individu que cela porte son effet, cela porte ses effets dans les caractères les plus radicaux de ce que l'on appelle la pensée.

Prenons pour un instant le thème de la pensée, sur lequel il y a lieu tout de même d'user de quelque prudence, vous savez que là dessus je n'en manque pas ^{pas} tellement sûr qu'on puisse valablement s'y référer d'une façon qui soit considérée comme une dimension à proprement parler générique. Prenons-là pourtant comme telle.

204

à prendre les choses dans la perspective par exemple du milieu du XIXème siècle que, sous la plume d'un Hamilton s'il est vrai qu'on^{ne} l'a bien franchement articulé qu'à partir de Descartes et de la logique de Port-Royal, vous le savez, et calqué sur l'enseignement de Descartes. En plus cela n'est pas vrai car elle est là depuis bien longtemps et depuis Aristote lui-même cette opposition de l'extension et de la compréhension. Ce que l'on peut dire c'est qu'elle nous fait, concernant le maniement des classes, des difficultés toujours plus irrésolues, d'où tous les efforts qu'a fait la logique pour aller porter le nerf du problème ailleurs dans la quantification propositionnelle par exemple.

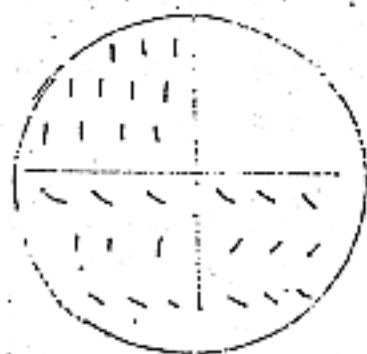
Mais pourquoi ne pas voir que dans la structure de la classe elle-même comme telle, un nouveau départ nous est offert si aux rapports d'inclusion nous substituons un rapport d'exclusion comme le rapport radical. Autrement dit si nous considérons comme logiquement originel quant au sujet ceci que je ne découvre pas, qui est à la portée d'un logicien de classe moyenne, c'est que le vrai fondement de la classe n'est ni son extension, ni sa compréhension de la classe. Supposons toujours le classement, autrement dit les mammifères par exemple, pour éclairer tout de suite ma lanterne, c'est ce qu'on exclut des vertébrés par le trait unaire "mam".

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire

que le fait primitif est que le trait unaire peut manquer, qu'il y a d'abord absence de mam et qu'on dit "il ne peut se faire que la mam manque", voilà ce qui constitue la classe mamifère.

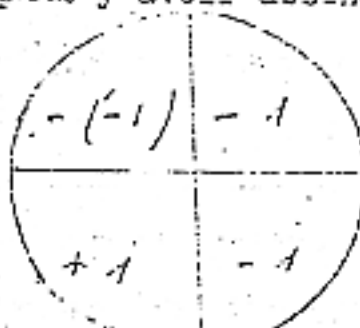
Regardez bien les choses au pied du mur, c'est-à-dire rouvrez les traités pour en faire le tour de ces mille petites apories que vous offre la logique formelle pour vous apercevoir que c'est la seule définition possible d'une classe si vous voulez lui assurer vraiment son statut universel, en tant qu'il constitue à la fois d'un côté la possibilité de son inexistence, son inexistence possible avec cette classe. Car vous pouvez tout aussi valablement, manquant à l'universel, définir la classe qui ne comporte nul individu, cela n'en sera pas moins une classe constituée universellement avec la conciliation dis-je de cette possibilité extrême avec la valeur normative de tout jugement universel en tant qu'il ne peut que transcender toute inférence inductive à savoir issue de l'expérience.

C'est là le sens du petit cadran que je vous avais représenté à propos de la classe à constituer entre les autres, à savoir le trait vertical



Le sujet d'abord constitue l'absence de tels traits, comme tel il est lui-même le quart en haut à droite. Le sociologiste, si vous ne permettez d'aller aussi loin, ne taille pas la classe des mammifères dans la totalité assumée de la mam maternelle ; c'est parce qu'il détache la mam qu'il peut identifier l'absence de mam. Le sujet comme tel est moins un.

C'est à partir de ^{au sein} la durée unaire en tant qu'exclue qu'il décrète qu'il y a une classe où universellement il ne peut y avoir absence de mam (moins moins un



et c'est à partir de cela que tout s'ordonne nommément dans les cas particuliers, dans le tout venant, il y en a ou il n'y en a pas, une opposition contradictoire s'établit en diagonale et c'est la seule vraie contradiction qui subsiste au niveau de l'établissement de la dialectique universelle particulière, négative, affirmative, par le trait unaire.

Tout s'ordonne donc dans le tout venant au niveau inférieur, il y en a ou il n'y en a pas, et ceci ne peut exister que pour autant qu'est constitué, par l'exclusion du trait, l'état du toutvalant ou du valent comme tout, étage supérieur.

C'est donc le sujet, comme il fallait s'y attendre, qui introduit la privation et par l'acte d'énonciation... Il se formule essentiellement ainsi : se pourrait-il qu'il n'y ait rien ? Ne qui n'est pas négatif, ne qui est strictement de la même nature que ce que l'on appelle explétif dans la grammaire française. Se pourrait-il qu'il n'y ait rien ? Pas possible, rien peut-être/le commencement de toute énonciation du sujet concernant le réel.

Dans le premier rond il s'agit de préserver les droits de rien, en haut, parce que c'est lui qui crée, en bas, le peut-être, c'est-à-dire la possibilité. Loin qu'on puisse dire comme un axiome - et c'est là l'erreur stupéfiante de toute la déduction abstraite du transcendantal - loin qu'on puisse dire que tout réel est possible, ce n'est qu'à partir du pas possible que le réel prend place.

Ce que le sujet cherche c'est ce réel en tant que justement pas possible c'est l'exception et ce réel existe bien sur ce que l'on peut dire c'est qu'il n'y a justement que du pas possible à l'origine de toute énonciation. Mais ceci se voit de ce que c'est de l'énoncer du rien qu'elle part, ceci pour tout est déjà rassuré, éclairé, ce qui dans mon énumération triple : privation, frustration, castration tel que j'ai annoncé que nous la développerions l'autre jour et certains s'inquiètent que je ne fasse pas sa place à la ^{fourmi} feverfoune ; elle est là

avant, mais il est impossible d'en partir d'une façon déductive. Dire que le sujet se constitue d'abord comme moins un c'est bien quelque chose où vous pouvez voir qu'effectivement, comme on peut s'y attendre, c'est comme Verwofen que nous allons le retrouver, mais pour s'apercevoir que ceci est vrai, il va falloir faire un sacré tour. C'est ce que je vais essayer d'amorcer maintenant.

Pour le faire il faut que je dévoile la batterie annoncée, ce qui n'est pas toujours sans tremblement, imaginez-le bien et que je vous sorte un de mes tours, sans doute longuement préparé. Je veux dire que si vous recherchez dans le rapport de Rome vous en trouverez déjà la place pointée quelque part. Je parle de la structure du sujet comme de celle d'un anneau. Plus tard, je veux dire l'année dernière et à propos de Platon - et vous le voyez toujours non sans rapport avec ce que j'agite pour l'instant - à savoir la classe inclusive. Vous avez vu toutes les réserves que j'ai cru devoir introduire à propos des différents mythes si intimement ^{en} c'est à la pensée platonicienne concernant la fonction de la sphère.

La sphère, cet objet obtus, si je puis dire, il n'y a qu'à la regarder pour le voir. C'est peut-être une bonne forme, mais ce qu'elle est bête !!, elle est cosmologique, c'est entendu, la nature est censée nous en montrer beaucoup, pas tellement que cela quand on y regarde de près. Et celles qu'elle nous montre nous y tenons,

exemple la lune, qui pourtant serait d'un usage bien meilleur si nous la prenions comme exemple d'un objet unaire : mais laissons cela de côté.

Cette nostalgie de la sphère qui nous fait avec un phonuscule trimballer dans la biologie elle-même cette métaphore. Voilà ce qui constituerait l'organisme.

Est-ce qu'il est tout à fait satisfaisant de penser que dans l'organisme et pour le définir nous ayons à nous satisfaire de la correspondance de la coaptation de cet ^{inné} ~~zén~~ et de cet ^{au} ~~bank~~. Sans doute il y a là une vue profonde, car c'est bien là en effet le problème et déjà seulement au niveau où nous sommes qui n'est pas celui du pyrogiste mais de l'analyste du sujet.

Qu'est-ce que fait le Feld là-dedans, c'est ce que je demande ?

En tous les cas, puisqu'il faut bien qu'ici passant nous nous acquittions de je ne sais quel hommage aux biologistes, je demanderai pourquoi il est vrai que l'image sphérique soit à considérer ici comme radicale et qu'on demande alors pourquoi cette place du lars ne cesse qu'elle/^{ne} se gastrule et que cette engastrulée elle ne soit contente que quand elle est redoublée sans orifice tomatique d'un autre, à savoir d'un trou du cul. Et pourquoi aussi un certain stade d u système nerveux il présente comme unetrompette ouverte aux deux bouts à l'extérieur ; sans doute cela se ferme, même c'est fort bien fermé mais ceci, vous allez le voir, n'est pas du

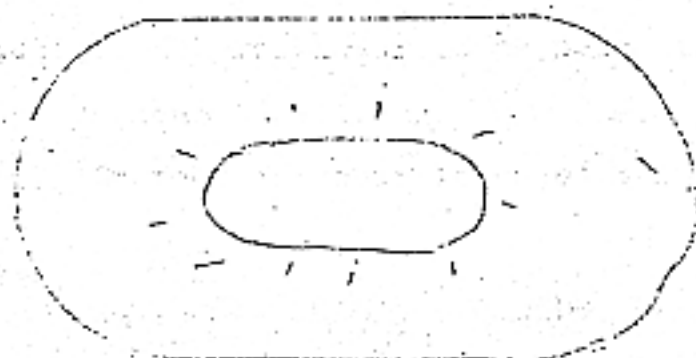
tout pour nous décourager, car je quitterai dès maintenant cette voie dite de la ~~Nature~~ ^{Wissenschaft}.

Ce n'est pas cela qui m'intéresse maintenant et je suis bien décidé à porter la question ailleurs, même si je dois pour cela vous paraître me mettre, c'est le cas de le dire, dans mon tort.

Car c'est du tore que je vais vous parler aujourd'hui. A partir d'aujourd'hui, vous le voyez, j'ouvre délibérément l'ère des pressentiments. Dans un certain temps je voudrais envisager les choses sous le double aspect de la tore et à raison et bien d'autres encore qui vous sont offertes.

Essayons maintenant d'éclairer ce que je vais vous dire.

Un tore je pense que vous savez ce que c'est. Je vais en faire une figure grossière ; c'est quelque chose avec quoi on joue quand c'est en caoutchouc, c'est commode ; ça se déforme un tore, c'est rond, c'est plein, pour le géomètre c'est une figure de révolutions engendrée par la révolution d'une circonférence autour d'un axe situé dans son plan ; cela tourne la circonférence, à la fin vous êtes entouré par le tore, je crois même que cela s'est appelé le Hula-hoop.



Ce que je voudrais souligner c'est qu'ici ce tore, j'en parle au sens géométrique strict du terme, c'est-à-dire que selon la définition géométrique c'est une surface de révolution, c'est la révolution de ce cercle autour d'un axe et ce qui est engendré c'est une surface fermée.

Ceci est important parce que cela rejoint quelque chose que je vous ai annoncé dans une conférence hors série par rapport et que je vous dis ici, mais à laquelle je me suis référé depuis, à savoir sur l'accent que j'entends mettre sur la surface dans la fonction du sujet.

Dans notre temps il est de mode d'envisager des tas d'espaces à des foultitudes de dimensions. Je dois vous dire que du point de vue de la réflexion mathématique ceci demande qu'on n'y croit pas sans réserves.

Les philosophes, les bons, ceux qui traînent après eux une bonne odeur de craie comme M. Alain, vous diront que déjà la troisième dimension eh bien ! il est tout à fait clair que du point de vue que j'avançais tout à l'heure du réel, c'est tout à fait suspect. En tout cas pour le sujet deux suffisent, croyez-moi.

Ceci vous explique mes réserves sur le terme psychologique de profondeur et ne nous empêchera pas de donner un sens à ce terme.

En tout cas pour le sujet tel que je vais vous

vous le définir, dites-vous que cet être infiniment plat qui faisait, je pense, la joie de vos classes de mathématiques quand vous étiez en philosophie. Le sujet infiniment plat, disait le professeur, comme la classe était chahuteuse et que je l'étais moi-même, on entendait partout : c'est ici, eh bien c'est ici que nous allons nous avancer dans le sujet infiniment plat tel que nous pouvons le concevoir si nous voulons donner sa valeur véritable au fait de l'identification tel que Freud nous le promet. Et cela aura encore beaucoup d'avantages, vous allez le voir.

Car, enfin, si c'est expressément à la surface que je vous prie ici de vous référer, c'est pour les propriétés topologiques qu'elle va être en mesure de vous démontrer.

C'est une bonne surface, vous le voyez, puisqu'elle préserve, je dirai nécessairement. Elle ne pourrait pas être la surface qu'elle est s'il n'y avait pas un intérieur. Par conséquent, rassurez-vous, je ne vous soustrais pas au volume, ni au solide, ni à ce complément d'espace dont vous avez sûrement besoin pour respirer. Simplement je vous prie de remarquer que si vous ne vous interdisez pas d'entrer dans cet intérieur, si vous ne considérez pas que mon modèle est fait pour servir au niveau seulement des propriétés de la surface, vous allez,

si je puis dire, en perdre tout le sel, car l'avantage de cette surface tient tout entier dans ce que je vais vous montrer de sa topologie, de ce qu'elle apporte d'original topologiquement par rapport, par exemple, à la sphère ou au plan et si vous vous mettez à dresser des choses à l'intérieur, d'avoir amené des lignes d'un côté à l'autre de cette surface, je veux dire pourtant qu'elle a l'air de s'opposer à elle-même. Vous allez perdre toutes les propriétés topologiques.



De ces propriétés topologiques vous allez avoir le nerf, le piquant et le sel. Elles consistent essentiellement dans un mot support que je ne suis permis d'introduire sous forme de devinette à la conférence dont je parlais tout à l'heure et ce mot, qui ne pouvait vous apparaître à ce moment là dans son véritable sens c'est le lacs.

Vous voyez qu'à mesure qu'on avance je règne sur mes mots pendant un certain temps. Je vous ai tympa-nisé avec la lacune, maintenant lacune se réduit à lacs.

Le tore a cet avantage considérable qu'il est sur une surface, pourtant bien bonne à déguster qui s'appelle la sphère ou tout simplement le plan, de n'être pas du tout homogène quant au lacs quel qu'il soit.

lacs c'est lacs, que vous pouvez tracer à sa surface.

Autrement dit vous pouvez sur un tore comme sur n'importe quelle autre surface faire un petit rond et puis comme on dit, par ratatinements progressifs vous le réduisez à rien, à un point. Observez que quel que soit le lacs que vous situez ainsi dans un plan ou à la surface d'une sphère ce sera toujours possible de le réduire à un point et si tant est comme nous le dit Kant il y est une esthétique transcendante, j'y crois simplement je crois que la sienne n'est pas la bonne parce que justement c'est une esthétique transcendante d'un espace qui n'en est pas un d'abord et secundo tout repose sur la possibilité de la réduction de quoi que ce soit qui soit tracé à la surface qui caractérise cette esthétique de façon à pouvoir se réduire à un point, de façon que la totalité de l'inclusionne définit un cercle puisse se réduire à l'unité évanouissante d'un point quelconque autour duquel il se ramasse, d'un monde dont l'esthétique est telle que tout pouvant se replier sur tout on croit toujours qu'on peut avoir le tout dans le creux de la main ; autrement dit que quoi que ce soit qu'on y dessine on est en mesure d'y produire cette sorte de colaps, qui, quand il s'agira de signifiante s'appellera la topologie. Tout rentrant dans tout, conséquemment le problème se pose : comment il peut bien se faire qu'avec des constructions purement analytiques on puisse arriver à déve-

lopper un édifice qui fasse aussi bien concurrence au réel que les mathématiques.

Je propose qu'on admette que d'une façon sans doute qui comporte un recel, quelque chose de caché qu'il va falloir reporter, retrouver où il est ; on pose qu'il y a une structure topologique dont il va s'agir de montrer en quoi elle est nécessairement celle du sujet, laquelle comporte qu'il y ait certains de ses laos qui ne puissent pas être réduits. C'est tout l'intérêt du modèle de mon tore.

C'est que, comme vous le voyez rien qu'à le regarder, il y a sur ce tore un certain nombre de cercles traçables ; celui là en tant qu'il se bouclerait je l'appellerai, simplement question de dénomination, cercle plein. Aucune hypothèse sur ce qui est de son intérieur, c'est une simple étiquette que je crois, mon Dieu ! pas plus mauvaise qu'une autre, tout étant bien considéré. J'ai longuement balancé en en parlant avec mon fils. Pourquoi ne pas le nommer ? On pourrait appeler cela le cercle engendré, mais Dieu sait où cela nous mènerait !

Mais supposons donc que toute énonciation des méthodés que l'on appelle synthétiques parce qu'on s'étonne spécialement de ceci : quoi qu'on puisse les énoncer à priori elles ont l'air on ne sait pas où on ne sait pas quoi, de contenir quelque chose et c'est ce que l'on appelle intuition et on cherche son fondement esthétique,

transcendental. Supposons donc que toute énonciation synthétique, il y en a un certain nombre au principe du sujet et pour le constituer en bien/^{il}se déroule selon un de ces cercles, dit cercles pleins et que c'est cela qui nous image le mieux ce que tend la boucle de cette énonciation et séries irréductibles.

Je ne vais pas me limiter à ce simple petit badinage, parce que j'aurais pu me contenter de prendre un cylindre infini, puis parce que cela s'en tenait là cela n'irait pas très loin. Métaphore intuitive, géométrique mettons. Chacun sait l'importance qu'a toute la bataille entre mathématiciens, elle ne fait rage qu'autour d'éléments de cette espèce. Poincaré et d'autres maintiennent qu'il y a un élément intuitif et réductible et toute l'école des axiomaticiens prétend que nous pouvons entièrement formaliser à partir d'axiomes, de définitions et d'éléments tout le développement des mathématiques, c'est-à-dire l'arracher à toute intuition topologique. Heureusement que M. Poincaré s'aperçoit très bien que la topologie c'est bien là qu'on en trouve le suc de l'élément intuitif et qu'on ne peut pas le résoudre et que je dirai même plus : en dehors de l'intuition on ne peut pas faire cette science qui s'appelle topologie, on ne peut même pas commencer à l'articuler parce que c'est une grande science.

Il y a de grosses vérités premières qui sont attachées autour de cette construction du tore et je vais vous faire toucher du doigt quelque chose : sur une sphère ou sur un plan vous savez qu'on peut dessiner n'importe quelle carte, si compliquée soit-elle, qu'on appelle géographique et qu'il suffit, pour colorier ses domaines d'une façon qui ne permette de confondre aucun avec son voisin, de 4 couleurs.

Si vous trouvez une très bonne démonstration de cette vérité vraiment première vous pourrez l'apporter à qui de droit parce qu'on vous décernera un prix, la démonstration n'étant pas encore à ce jour trouvée.

Sur le tore ce n'est pas expérimentalement que vous le verrez, mais cela se démontre : pour résoudre le même problème il faut 7 couleurs, autrement dit sur le tore vous pouvez avec la pointe d'un crayon définir jusqu'à, mais pas un de plus, 7 domaines, ces domaines étant définis chacun comme ayant une frontière commune avec tous les autres. C'est vous dire, si vous avez un peu d'imagination pour les voir tout à fait clairement, vous dessinerez ces domaines hexagonaux.

Il est très facile de montrer que vous pouvez sur le tore dessiner 7 hexagones et pas un de plus, chacun ayant avec tous les autres une frontière commune. Ceci, je m'en excuse, pour donner un peu de consistance à mon objet. Ce n'est pas une bulle, ce n'est pas un souffle ce

218

tore : vous voyez comme on peut en parler, encore qu'entièrement, comme on dit dans la philosophie classique, comme construction de l'esprit. Je dis en tant que pure construction de l'esprit il a toute la résistance d'un réel. Sept domaines, pour la plupart d'entre vous : pas possible. Tant que je ne vous l'aurai pas montré vous êtes en droit de m'opposer ce pas possible : pourquoi pas 6, pourquoi pas 8 ?

Maintenant, continuons. Il n'y a pas que cette boucle là qui nous intéresse comme irréductible, il y en a d'autres que vous pouvez dessiner à la surface du tore et dont le plus petit est ce qui est ce que nous pouvons appeler le plus interne de ces cercles, que nous appellerons les cercles vides



Ils font le tour de ce trou. On peut en faire beaucoup de choses. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il est essentiel apparemment; maintenant qu'il est là vous pouvez le dégonfler votre tore, comme une baudruche et le mettre dans votre poche, car il ne tient pas à la nature de ce tore qu'il soit toujours bien rond, bien égal :

ce qui est important c'est cette structure trouée. Vous pourrez le regonfler chaque fois que vous en aurez besoin, mais il peut comme la petite girafe du petit Hans qui faisait un noeud de son cou.

Il y a quelque chose que je veux vous montrer tout de suite. S'il est vrai que l'énonciation synthétique en tant qu'elle ^{se} maintient dans l'un des tours, dans la répétition de cet un, est-ce qu'il ne vous semble pas que cela va être très facile à figurer. Je n'ai qu'à continuer ce que je vous avais d'abord dessiné en plein puis en pointillés, cela va faire bobine :



Voilà donc la série des tours qu'ils font dans la répétition unaire de ce qui revient et qui caractérise le sujet primaire dans son rapport signifiant d'automatisme de répétition. Pourquoi ne pas pousser le bobinage jusqu'au bout, jusqu'à ce que ce petit serpent de bobine se morde la queue. Ce n'est pas une image à étudier comme analyste qui existe sous la plume de M. John.

Qu'est-ce qui se passe au bout de ce circuit ? Cela se ferme ; nous trouvons là d'ailleurs la possibilité de concilier ce qu'il y a de supposé, d'impliqué et dernier retour au sens de la *Nature Wissenschaft* avec ce que

je souligne concernant la fonction nécessairement unaire du tour.

(1)
Ca ne vous apparaît pas ici tel que je vous le représente. Mais déjà là au début et pour autant que le sujet parcourt la succession des tours il s'est nécessairement trompé d'un dans son compte et nous voyons ici reparaître le ⁽⁻¹⁾ moins un inconscient dans sa fonction constitutive. Ceci pour la simple raison que le tour qu'il ne peut pas compter c'est celui qu'il a fait en faisant le tour du tore et je vais vous l'illustrer d'une façon importante, parce qu'il est de nature à vous introduire à la fonction que nous allons donner aux deux types de l'acte irréductible, ceux qui sont cercles pleins et ceux qui sont cercles vides, dont vous devinez que le second doit avoir quelques rapports avec la fonction du désir. Car, par rapport à ces tours qui succèdent, succession des cercles pleins, vous devez vous apercevoir que les cercles vides, qui sont en quelque sorte pris dans les anneaux de ces boucles et qui unissent entre eux tous les cercles de la demande, il doit bien y avoir quelque chose qui a rapport avec le petit objet de la métonymie en tant qu'il est cet objet. Je n'ai pas dit que c'est le désir qui est symbolisé par ces cercles, mais l'objet comme tel qui s'oppose au désir.

221

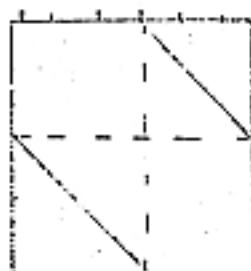
Ceci pour vous montrer la direction dans laquelle nous^f avancerons par la suite. Ce n'est qu'un tout petit commencement, le point sur lequel je veux conclure pour bien que vous sentiez qu'il n'y a point d'artifice dans cette espèce de tour sauté que j'ai l'air de vous faire passer comme par un escamotage.

Je veux vous le montrer avant de vous quitter. Je veux vous le montrer à propos d'un seul tour sur le cercle plein. Je pourrais vous le montrer en faisant en dessin au tableau. Je peux tracer un cercle qui soit de telle sorte prêt à faire le tour du pain du tore. Il va se promener à l'extérieur du trou central puis revient de l'autre côté.



Une façon meilleure de vous le faire sentir : vous prenez le tore et une paire de ciseaux, vous le coupez selon un des cercles pleins, le voilà déployé comme un boudin ouvert aux deux bouts, vous reprenez les ciseaux et vous coupez en long, il peut s'ouvrir complètement et s'étaler, c'est une surface qui est équivalente à celle du tore ; il suffit pour cela que nous la définissions ainsi : chacun de ses bords opposés est une équivalence impliquant la continuité avec un point du bord opposé.

Ce que je viens de vous dessiner sur le tore /
se projette ainsi :



Voilà comment quelque chose qui n'est rien
qu'un seul lacs va présenter sur le tore convenablement
coupé par ces deux coups de ciseaux et ce trait oblique
définit ce que nous pouvons appeler unetierce, espèce
de cercle, mais qui est justement le cercle qui nous
intéresse concernant cette sorte de propriété possible
que j'essaie d'articuler comme structurale du sujet,
qu'encore il n'ait fait qu'un seul tour il en a néanmoins
bel et bien fait deux, à savoir le tour du cercle plein
du tore et en même temps le tour d'un cercle vide et que
comme tel ce tour qui manque au compte c'est justement ce
que le sujet inclue dans les nécessités de sa propre surface
être infiniment plat, que la subjectivité ne saurait
saisir, sinon par un détour, c'est le détour de l'autre.
C'est pour vous montrer comment on peut l'imaginer d'une
façon particulièrement exemplaire grâce à cet artifice
topologique auquel, n'en doutez pas, j'accorde un peu
plus de poids que seulement un artifice de même et pour
la même raison, car c'est la même chose que répondant
à une question qu'on n'a posée concernant la racine de

moins un, telle que je l'ai introduite dans la fonction du sujet : est-ce qu'en articulant la chose ainsi, me demandait-on, vous entendez manifester autre chose qu'une pure et simple symbolisation remplaçable par n'importe quoi d'autre ou quelque chose qui tienne plus radicalement à l'essence même du sujet ? Oui, si-je dit, c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que j'ai articulé devant vous et je m^e propose de continuer de développer avec la forme du tore.